

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIÈRES.

PAPA NOË, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 9 FÉVRIER 1884.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouve dans tous les dépôts de journaux, et est livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOË, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soient bien adressées à ce journal.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

Quand on ne peut faire ce que l'on veut, il faut faire ce que l'on peut.

Cette semaine je prends comme titre de ma causerie, un vieux proverbe tout simplement. Et jetant un regard sur la semaine écoulée, je vois que tous les journaux, grands et petits, ont chacun donné leur mot au sujet de l'intempérance croissante dans notre bonne ville.

Sans contredit, supprimer radicalement toutes les auberges, "saloon," etc., etc., serait un moyen. Serait-ce un moyen pratique ? Il se peut que cette suppression amoindrisse les cas d'ivresse, mais détruire l'ivrognerie, j'en doute.

Raisonnons le sujet, puisque nous sommes à en parler. Depuis notre premier père Adam, de tout temps, les hommes ont pris plaisir à manger du fruit défendu. Prenez l'enfant au plus bas âge et défendez-lui de toucher aux confitures. Laissez-le seul, et soyez convaincu qu'à votre retour, si le récipient bienheureux qui contenait ce met sucré n'est pas aux trois-quarts vide, c'est que l'enfant n'aura pu achever son œuvre de désobéissance.

Considérez l'adulte, auquel vous aurez défendu quoique ce soit, et voyez si tous ses désirs ne le portent pas à vous désobéir.

Prenez l'homme enfin et dites-lui : tu ne boiras pas, car on va te priver de toutes les maisons de boissons, soyez certains, messieurs, que chaque homme, dût-il avoir son alambic chez lui, soyez bien certains que celui qui veut boire, boira.

Je disais, les grands et petits journaux, ont donné leur appréciation, je viens vous soumettre mon idée. S'il est possible de supprimer toutes les buvettes, mon idée est nulle. Mais nous savons bien tous que la chose ne pourra malheureusement jamais s'accomplir.

Or, de deux maux, il faut prendre le moindre, et choisissons un terme.

J'appellerai ce terme, si vous le voulez : "Savoir boire." Tous les vieux pays de la race latine ont des hommes, ces hommes boivent, mais ils savent boire, et la règle générale n'admet pas d'ivrognes.

La première et principale chose de toute est de boire, soit pour se rafraîchir ou se réchauffer, suivant la saison. Mais de boire ouvertement, sans crainte de se montrer, ne buvant plus pour satisfaire une passion, mais bien par pure nécessité, il n'est donc pas utile de se cacher.

Que pour arriver à ce résultat, on nous fasse un bon ordre de police, disant : qu'il est obligatoire que tous ceux qui tiennent auberge, débit de li-

queurs quelconque, aient le siège de leur commerce dans une boutique ayant vue sur la rue. Que leurs vitraux ou vitrines soient libres de tout obstacle pouvant gêner la rue. En un mot, que l'on puisse voir du dehors tous ceux qui boivent, sans qu'aucune chose paravent, affiches ou autres soient placés pour tacher ces derniers.

Ne croyez-vous pas franchement que ce petit système très facile à mettre en exécution, empêchera bon nombre d'ivrognes de boire ? Certes, oui, direz-vous, et vous aurez raison. Exposez à la vue de tous les opérations de la buvette et vous n'aurez pas tant d'ivrognes. Instinctivement, on cherche à se cacher, lors que l'on sait que l'on fait mal. Pas de chambres privées dans les auberges ! Que ceux qui ont soif, boivent loyalement un verre devant tout le monde, sans se cacher. Beaucoup resteront sobres qui aujourd'hui ingurgitent assez de verres pour tomber ivres derrière un paravent qui cache au public leur débauche.

Voilà un moyen.

Un autre. Quand on a soif, point n'est besoin d'échanter cette soif avec une boisson forte. Donc, pour la boisson forte, un impôt extraordinaire, extravagant même. Que le moindre verre alcoolique coûte 25 cents, s'il le faut.

Combien n'existe-t-il pas d'excellents moyens de se réchauffer ou de se rafraîchir gréablement et qui ne coûte presque rien !

Quand on a froid et que l'on veut boire pour se réchauffer, qu'on en paye la façon ! Tant pis si vous prenez ce mauvais moyen ! Outre qu'il vous coûtera cher, il amènera maints refroidissements, qui, à leur suite, amènent le docteur, avec le docteur le compte d'apothicaire, et puis ceci, et puis cela. Ce qui coûtera bien plus cher qu'un verre coûtant même 25 centimes. A ce prix là, l'ivrognerie diminuera. Et la caisse publique au moins en bénéficiera.

Voilà mon deuxième moyen. Le tout ne mérite-t-il pas d'être médité ?

PAPA-NOË.

LE CONFECTIIONNEUR.

Je me voyais en montre au genre humain, l'objet de ses respects, l'arbitre de ses pensées.
(L. VEUILLOT : Petite Philosophie.)

Vos papiers !—Les voici.—*Désiré Leblagueur, Boulevard Beaumarchais, 3, confectiionneur.* Vous confectiionnez, c'est fort bien ; mais la chose n'est pas, ne me paraît pas clair. Je suppose qu'assez honnêtement vous gignez votre pain. En louant votre aiguille à quelque magasin d'habits pour homme ou femme, enfant ou jeune fille ?

—Non pas précisément, gendarme. Mon aiguille (Car je manie aussi l'aiguille) use d'un fil. Tout diffèrent du fil des tailleurs.—Quel est-il ? —Devinez !—Deviner ? Vous vous moquez, jeune homme.

Je suis, vous le voyez, gendarme, et je vous somme de déclarer tout net votre profession.

—Eh mais ! vous l'avez dit : c'est la *confectiion*.

—Encore ?—Allons tout doux, honorable gendarme ! Ne vous gendarmez point si j'éprouve un grand charme

A causer avec vous familièrement.

Je vais donc m'expliquer catégoriquement.

Je suis, s'il faut parler sans détour, journaliste, Et c'est, je vous assure, un métier assez triste.

Lorsque je me disais un *confectiionneur*, Comparant mon travail à celui du tailleur, Je l'entendais ainsi : Ma plume est une aiguille, Et mon encre du fil ; un fil que j'éparpille, En le faisant courir sur un certain tissu, Frêle, blanc et léger, qui vous est bien connu. Le papier souffre tout, dit un certain adage, Et certes il y paraît à tel et tel ouvrage.

—Vous vaquez, disiez-vous, à la *confectiion* : Que confectiionnez vous donc ?—L'opinion. L'opinion publique ou bien nationale, C'est comme qui dirait une ruineur banale, Un son vague et confus, de partout arrivant, Et que nous nous chargeons d'amplifier—Comment !

—Je vais vous présenter un exemple entre mille Force mauvais sujets trouvant bon et facile De soustraire leur vie au joug religieux, Nous autres écrivains, qui ne valons pas mieux, Nous faisons nos choux gras de leur apostasie,

Et, comme un porte-voix, notre plume public Que le catholicisme est mort ; qu'un bon chrétien N'est pas celui qui croit et pratique, mais bien Un citoyen qui n'a fait de mal à personne.

Toute religion, en conséquence, est bonne, Puisque aucune jamais n'a tué, n'a autorisé L'assassinat, le vol, la fraude, et *cætera*.

Mais, comme il faut d'un frein brider la plèbe vile, Nous lui recommandons, au lieu de l'Évangile, Et le Code civil et le Code pénal.

A bas le prêtre ! à bas le confessionnal ! Respect, autorité sans rival et sans borne Au palais de justice ! honneur, gloire au tricornes ! Gendarme, vous voilà content, j'en suis certain ? —Pas trop, mais c'est égal, passez votre chemin.

N. C., ouvrier typographe.

Offert à "L'Ouvrier."

Nous accusons réception de cinq beaux chromos, portraits de l'illustre et regretté Pie IX, offerts par le révérend monsieur J. B. Plamondon, curé de l'Isle-aux-Grues.

Nous avons reçu également, la splendide collection de *L'Ouvrier* de Paris. Ce présent offert par le révérend M. Lussier, curé de Contrecoeur, et envoyé à notre rédacteur-en-chef, est pour nous un puissant auxiliaire pour intéresser nos lecteurs.

Nous sommes heureux et honorés de pouvoir offrir à nos Révérends donateurs en notre nom, et au nom de nos lecteurs, nos plus sincères remerciements.

LA RÉDACTION DE L'OUVRIER.

Un Nouveau Guillaume Tell.

On exhibait, il y a quelques années, à New York, un tireur émérite qui pourrait rendre des points à Guillaume Tell lui-même.

Son nom est Dr. Carver ; il est regardé comme le meilleur tireur du monde. Il fut enlevé encore enfant par les Indiens Dakotas, et il vécut au milieu d'eux pendant seize ans. A l'âge de neuf ans, il commença à tuer des oiseaux au vol avec une carabine et il devint par la suite tellement adroit, qu'il était regardé par les Dakotas comme un être sur humain. Il manqua rarement un oiseau, même quand il tirait à cheval, et il tuait les buffles et les fauves, en posant sa carabine sur sa hanche, sans jamais ajuster avec les yeux, que le gibier fût au repos ou courant.

Après avoir quitté les Dakotas, il prit part à des parties de tir à San Francisco et ailleurs, et ses exploits retentirent sur toute la côte du Pacifique. L'un de ses faits les plus extraordinaires, qui eut lieu à Oskland (Californie), fut de briser, à dix pas, 2.000 boules de verre, à l'exception de sept. Une autre fois, il brisa successivement cinquante boules de verre sur un cheval lancé à toute vitesse, sur lequel on avait jamais tiré un coup de fusil.

Il se glorifie surtout de ses coups de fantaisie. Il prétend qu'avec la carabine posée sur la hanche il est sûr d'atteindre tout objet fixe à une distance raisonnable. Une balle étant jetée en l'air à 20 ou 30 pieds, il se fait fort de tirer dessus et de recharger son fusil deux fois avant qu'elle ne retombe, et de la briser au troisième coup.

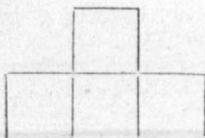
A 45 ou 50 pieds, il cassera autant de boules qu'on pourra en faire rester en l'air en les jetant aussi haut que possible, et il rechargera à chaque coup.

Il casse une boule de verre jetée dans la direction de sa tête par un homme éloigné de 30 mètres. Il brise des boulets jetés en l'air de chaque côté de lui ; il jette deux boules en l'air, en brise une, recharge sa carabine et casse l'autre avant qu'elle arrive à terre.

A Logansport, il atteignit avec des balles de carabine 17 dollars jetés successivement sur un arbre. Il déclare qu'il a brisé des boules de verre étant sur un cheval et pendant que celui-ci sautait une haie de quatre pieds de hauteur. Le docteur Carver affirme qu'il peut tirer d'après le son presque aussi bien que d'après la vue. On lui a bandé les yeux et il a envoyé une balle dans une sonnette qui se trouvait derrière lui ; il ne peut donner aucune explication sur son adresse ; il déclare qu'elle lui est venue naturellement.

Réponse au Problème de la semaine dernière.

1er Problème :



La propriété démembrée devra avoir cette forme.

2e Problème.—Les deux marchandandes avaient l'une 7 œufs et l'autre 5.

Le nombre de ceux qui ont deviné nos problèmes, cette semaine étant trop considérable, nous ne publierons que les noms des vainqueurs.

Vainqueur du chromo, avec cadre doré, M. Auguste Brégier.

Vainqueur de la garniture de chemise, M. Antime Fontaine, Indian Orchard, Mass.

Vainqueur de la gravure, M^e St. Jean, Joliette.

Cette semaine, nous offrons aux chercheurs, le logogriphe suivant :

LOGOGRIPE.

Je suis une amusette, à neuf pieds, ma lectrice, Aussi, pourrais-je, usant de certain artifice, En me décomposant, en morcelant mes os, Présenter à vos yeux une foule de mots. Un métal,—un arbuste,—un jour de bal, de fête, Un animal, connu pour sa vilaine tête, Son petit—un bivalve—un aquatique oiseau, Ce qui pare le chef du bélier, du taureau, La place qu'on préfère au foyer, en voiture ; Une ville au bleu ciel, à la forte ceinture ; Un petit quadrupède, à l'œil doux et malin ; Un fleuve jaillissant du flanc de l'Appenin ; Deux des départements de la nouvelle France ; Une modeste ville, où Volney prit naissance ; L'épouse du seigneur, à l'ombre du saint lieu, Servant fidèlement, aimant et priant Dieu ; Ce que brûle d'ouvrir une jeune promesse,

Ce qu'entre elle et le feu, Fanchon met moins que Lise,

Un tout petit insecte ;—un des enfants d'Adam ; La province africaine où l'on voit Mazagran ; Un certain laps de temps, qui désigne les âges Des empires, des rois, des fous comme des sages ; Le livre qui contient la loi de Mahomet ; Coran Un vin d'Espagne, cher au palais d'un gourmet ; Le plus cruel tyran que jamais ait vu Rome ; Néron Ce sur quoi Gall croit voir les facultés de l'homme ; Ce qu'on jette à la mer pour résister au vent. Amara Une ville où naquit Huet, prélat savant. Avranche Continuez ainsi cette métamorphose,

Et vous y trouverez, encor, bien autre chose : Le rocher, sans mer i, des bords de l'Achéron ; Ce dont l'ardent chasseur aime entendre le son ; cor Le soutien du vieillard, son appui tutélaire ; Le bronze dont la voix imite le tonneare ; canon La plus belle cité des rois de Monaco ; Un mot qu'on représente en mettant un zéro ; L'art de l'Indien, dans les forêts sauvages arc Une grande cité, sur de lointains rivages ; Une conjonction ;—l'état d'un furieux ; Dans lequel se mettaient souvent les anciens dieux ; Un oiseau vigilant, à la gauche tournure ; Un minéral qui sert fréquemment en peinture ; cor

Celui qui, dans l'Etat, occupe le haut rang ; Ce qui dans les couleurs est l'opposé du blanc ; noir Une pierre calcaire, et dont le peintre abuse En l'employant parfois en guise de céruse. pierre Du Poutife romain l'auguste ambassadeur, nonce Qui, sur tous ses égaux a le pas et l'honneur ; Le nom de fiers géants (soit dit en taille douce) Comme Béné, jadis, et, de nos jours Tom-Pouce. Ouvrez aussi l'histoire, au siècle du grand roi, Qui disait sans façon : Messieurs, 'l'Etat, c'est moi.' Vous m'y verrez briller au sommet du Parnase, Ro

A coté de Corneille et du nouvel Horace. Avez-vous, à la fin deviné ?—Pas du tout. En ce cas, poursuivez et lisez jusqu'au bout. Coupez, tranchez toujours..... En moi l'on trouve encore ;

La Sainte que surtout en Bretagne on honore. Ame Le contraire du mot, serment sacramental, non Que disent deux époux au pied du saint autel, La noblesse à laquelle on tient de préférence ; Un coup du jeu d'échecs, que vous savez, je pense ; mat Le nid, si haut placé, de l'aigle ou du vautour ; arc Ce que pousse, en naissant, l'enfant qui voit le jour. Ce qui frappe, dans l'homme, à première vue ; air Ce que le laboureur trace avec la charrue ; Une mesure agraire ;—un conjuré fameux, A qui César—Auguste, en héros généreux, César Fit grâce et pardonna du poids de sa vengeance ; Enfin pour en finir avec ce long morceau, Ce qui va nous servir pour y mettre le sceau. En voilà bien assez, n'est-ce pas, ma lectrice ? Vous avez vu souvent mon tout à l'exercice, A la guerre, jamais : C'est un de ces héros, Charges dans les combats de vous tuer en gros ; De démolir les tours, d'abattre les murailles, En faisant grand fracas dans toutes les batailles.

PRIME.—Celui qui ayant deviné le nom du logogriphe, enverra le plus de mots justes parmi ceux proposés, aura droit au présent de Mr. Angers, qui consiste en "une magnifique parure complète pour chemise ; boutons de manchette et boutons pour devant de chemise."

TROIS PRIMES SUBSÉQUENTES aux trois suivants, qui auront le plus de mots justes, il sera offert à chacun "un bien beau portrait de sa Sainteté Pie IX," offert par le révérend monsieur le curé Planondon.

Une demoiselle très-romanesque étant tombée dans une rivière, fut sur le point de se noyer. Un libérateur se trouve par hasard, qui la ramène évanouie, et elle est emportée chez elle. Lorsqu'elle a repris connaissance, elle déclare à sa mère qu'elle veut épouser celui qui l'a sauvée. "Impossible, dit le père.—Il est donc marié ?—Non.—N'est-ce pas ce jeune homme qui demeure dans notre voisinage ? —Eh ! non, c'est un chien de Terre-Neuve."

Les Plaisanteries de l'Atelier.

La tromperie sur la quantité de la marchandise vendue est une pratique trop fréquente, surtout à Montréal. Voici une anecdote divertissante ou plus d'un acheteur pourra reconnaître sa propre mésaventure :

" Ici on vend à faux poids. Si vous êtes pris, je vous donne une gifle et une piastre !

Voilà ce que dit un grand épicier de la ville à chaque garçon qu'il prend à son service.

Un jour un client croit devoir peser deux livres de café qu'il venait d'envoyer chercher chez lui ; il en manquait une demi-livre !

Il va immédiatement accompagné de sa bonne, fait sa réclamation :

— Comment, monsieur, fait l'épicier indigné, vous n'avez pas votre compte ? Mais, c'est impossible ; c'est la perte d'une maison ! Quel est le garçon qui vous a se vi ?

La bonne désigne le coupable.

L'épicier se rue sur lui et : Pan ! pan ! deux soufflets !—Ah ! gremlin ! je vous chasse !

Puis, se tournant vers le client :

— Ah ! monsieur, toutes mes excuses ; je vais vous servir moi-même !

L'honnête négociant repèse le café, en remet, en retire, transvase, ficelle le sac....

Le client, rentré chez lui, repèse à son tour et s'aperçoit qu'il a encore moins de café que la première fois.

L'Empereur Charles-Quint, poussé par le désir de savoir ce qui se passait dans sa capitale, s'y promenait seul en costume de simple bourgeois. Il vit venir un jeune paysan qui portait un petit cochon dont les cris amusaient la foule.

— Mon ami, lui dit-il, tu ne sais donc pas le secret de faire taire un cochon ?

— Non, Monsieur ; pourriez-vous me l'apprendre ?

— C'est bien simple, répondit l'Empereur, prends le par les pieds de derrière et porte-le la tête en bas.

Le paysan suivit ce conseil, et aussitôt l'animal cessant de crier, il s'exclama dans sa surprise en saluant Charles-Quint : On voit bien, Monsieur, que vous avez soigné des cochons avant moi.—Oui, vraiment, dit l'Empereur en éclatant de rire, et j'en ai même acheté. Combien veux-tu me vendre celui-ci ?

— Deux ducats, mon bon Monsieur, il me les coûte.

— Il te faut un peu de bénéfice ; je t'en offre vingt ducats.

— Si j'acceptais, pour le coup, vous seriez volé !..

L'Empereur, tout joyeux, donna les vingt ducats en disant au petit paysan : Va ! mon ami, tu m'as fort diverti ; emporte l'a gent et le cochon, je suis encore ton obligé.

Encore une anecdote sur Cherubini, le célèbre compositeur, dont nous avons déjà parlé :

Cherubini était un vrai bourru, continuellement hérissé, et qu'on ne savait par quel bout prendre.

L'accent italien qu'il avait conservé ajoutait un saveur comique à ses colères.

Il présidait aux concours annuels du Conservatoire, et avait cependant la prétention de savoir user de certains ménagements envers les sujets éconduits par le jury.

Un jour un élève se présente : il chante un grand air avec une voix délicieuse et une rare méthode. L'auditoire est charmé.

Malheureusement cet élève est d'un aspect ridicule, outrageusement petit, mal équilibré, camus, la bouche fendue jusqu'aux oreilles.

Le jury hésite, et finit par refuser un prix à cette créature grotesque.

— Laissez-moi faire, dit Cherubini à ses collègues, et envoyez moi ce petit bonhomme dans mon cabinet.... Je lui annoncerai la nouvelle avec précaution.... Je lui doreraï la piloule.

Un quart d'heure après, le pauvre garçon est introduit chez Cherubini.

— Ah ! mon ami ! s'écrie celui-ci ; tu as ouïe voix magnifique, superbe !... le zoury, il est enchanté de toi... il est dans l'enthousiasme, le zoury ! Le cœur de l'élève se gonfle d'espoir.

— Ma, continue Cherubini, le zoury, il ne peut cependant pas te donner un prix... il est désolé... Ma, tu comprends, mon petit, on ne peut pas faire pour toi un théâtre de singes.

A un repas de chasse, un chasseur croque une truffe au beau milieu de laquelle il trouve un morceau de grenaille de plomb.

— C'est vraiment curieux, ces filous de fournisseurs, les voilà maintenant qui mettent du plomb à l'intérieur de leurs truffes pour en augmenter le poids.

— Pardon, monsieur, répondit le domestique Calino, c'est plutôt le chasseur en tirant le faisceau.

— Eh bien !

— Eh bien ! il aura traversé la truffe !

Renseignements utiles ou curieux.

D'OU VIENT LE MOT "ASSASSIN."

Assasin qui est *assacis* dans Joinville, au XIIIe siècle, dans la basse latinité, *hussassin*, est le nom d'un secte célèbre de la Palestine au XIIe siècle, celle des *Haschischin*, buveurs de *haschiché*, boisson enivrante, dissolution de *haschisch*, poudre de feuilles de chanvre.

Le Scheik des *Haschischin*, connu sous le nom de *Vieux de la Montagne*, exaltait l'esprit de ses séides à l'aide de cette boisson, et les envoyait ensuite poignarder ses ennemis, et en particulier les chefs des Croisés.

L'ancien voyageur Marco-Polo, qui le premier a parcouru la Perse et le Turkestan, raconte dans la relation de ses voyages, l'histoire aujourd'hui légendaire du *Vieux de la Montagne*. Dans le commencement de cette histoire, on trouve le nom de trois sectes religieuses mahométanes, dont les fanatiques croyants gagnaient le Paradis du Prophète en mourant pour leur chef, qui eut des successeurs aussi sanginaires que lui, mais plus obscurs.

Joinville emploie encore le mot *assassin*, au sens de membre de la secte des *Haschischin* ; mais, dès le XVIe siècle, *assassin* devient le synonyme de *meurtrier*, et perd le sens spécial qu'il gardait à l'origine.

ESSENCE ANTI-GOUTTEUSE.

Pour 30 grammes d'essence, il faut.

Iodure de potassium.....20 centigrammes.

Semence de colchique.....30 —

Gaiac.....8 grammes.

Bicarbonate de soude.....40 centigrammes.

Cette essence ne contient aucune des substances qui, comme la coloquinte, produisent de violentes irritations. On peut en faire usage dans tous les cas de goutte. L'action de ce médicament est aussi manifeste que celle du sulfate de quinine dans les fièvres intermittentes.

PROFILS DE PATRONS.

(Reproduction de L'OUVRIER de Paris.)

J'ai reçu, ces jours derniers une lettre, d'un lecteur de l'*Ouvrier*. Après quelques éloges bien tournés, qui ont blessé ma modestie et encore plus chatouillé mon amour-propre, l'auteur se plaint poliment que je parle beaucoup des ouvriers et peu ou point des patrons. Si je ne craignais de faire une réclamation, je ferais observer à mon aimable correspondant que j'ai édité chez Anable Rigaud, quai des Augustins, No 3, un assez fort volume intitulé : *Notes d'un commis voyageur*, dont la dernière moitié a pour titre : *Mémoires d'un patron*.

Néanmoins ce n'est pas une raison pour ne pas récidiver. Je vais donc tracer quelques profils de patrons.

Allons ! messieurs les manufacturiers, industriels, usiniers approchez un peu et placez-vous bien en face de mon appareil photographique.

Si quelques-uns d'entre vous se trouvent peu reussis et peu flattés, plaignez-vous au soleil, car je suis bien plus un photographe qu'un dessinateur et un peintre.

Que de mots ! et faut-il un si long préambule pour dire leur fait à quelques bourgeois ?

Mr. Augustin Frugier fabricant de porcelaine.

Une figure peu aimable et un caractère encore moins sympathique. N. Frugier est exact jusqu'à la minute et strict jusqu'à la dureté. Un sou vaut pour lui cinq centimes et cinq centimes sont bons à encaisser. Malheur à l'ouvrier qui célèbre le baptême de son premier-né marie sa fille, ou enterre son vieux père ! Le patron n'a pas, dit-il, à entrer dans ces détails, et il ne manque jamais de retenir le quart de la journée employée dans ces circonstances joyeuses ou funèbres.

Ses ouvriers appellent M. Frugier juif. C'est peut-être dur, mais il est certain qu'il n'est guère chrétien. L'esprit du christianisme est doux, large, généreux ; M. Frugier est dur, mesquin et lésineux.

M. Jean-Baptiste Brunon entrepreneur de menuiserie.

Un fils de ses œuvres que celui-la et l'artisan de sa fortune. Il a commencé par gagner 75 cent. par jour, plus son plein tablier de copeaux. Actuellement il se fait des journées de soixante à quatre-vingts francs.

M. Brunon aime à dire que sa fortune ne doit rien à personne, et pour cette fois le mot est vrai. Cet industriel est intelligent, infatigable, et... heureux : ce qui n'a jamais rien gâté. Il est pourtant peu aimé de ces ouvriers, qui trouvent qu'il est arrivé trop rapidement à la richesse.

On fait dans les ateliers cent contes sur l'origine de cette fortune. Suivant les uns, M. Brunon aurait découvert un trésor dans les tiroirs d'un vieux secrétaire acheté à vil prix. Selon d'autres, il se serait entendu avec plusieurs architectes et aurait partagé avec eux le prix de malfaçons de devis exagérés, et même de boiseries fournies.

Ceci prouve qu'il est bien difficile à un ouvrier d'arriver à gagner soixante francs par jour sans soulever la jalousie et la calomnie.

Un petit malheur n'est-ce pas ? et auquel vous vous resigneriez, ami lecteur.

M. Victor Brissand fabricant de tapis.

Si s'il y avait beaucoup de patrons comme celui-ci, la question industrielle et même sociale serait bien près d'être résolue. M. Brissand est le père de ses nombreux ouvriers. Il les connaît tous par leurs noms et consacre à leurs intérêts presque autant de soins qu'aux siens propres. C'est l'homme du monde qui a le plus de fileuls et filleules. Un sac de 1,000 francs ne suffit pas aux étrennes distribuées par ce roi des parrains. Il assiste aux enterrements de ses ouvriers, plaide leur cause devant le juge de paix et va faire en habit noir les demandes en mariage dont il est chargé par eux. On l'a vu ramasser le soir sous un bec de gaz un de ses ouvriers ivre et le ramener au logis. M. Brissand est adoré : jamais de murmures de révoltes, ni de grèves dans ses ateliers. Chacun sait que les journées et les façons seront taxées largement d'après les profits du patron.

Le fabricant de tapis est loin d'être riche et sa fortune se fait avec lenteur. C'est un désagrément auquel il se résigne avec une philosophie qui lui coûte peu.

— J'aime mieux, dit-il, laisser après ma mort cent ouvriers qui me béniront et me pleureront et cent mille francs de moins à mes héritiers.

Léon Gomard fabricant de papiers peints.

Si M. Brissand est un philanthrope, M. Gomard est-ce qui vaut mieux, un vrai chrétien. Il est

convaincu qu'il a charge d'armes, et se conduit en conséquence. Depuis vingt ans qu'il occupe cent ouvriers ou ouvrières, personne, sous aucun prétexte n'a travaillé chez lui le dimanche. On lit dans ses principaux ateliers cet écriteau :

Ici on ne blasphème pas.

Et en effet il faut se conformer à la consigne. Nul ne blasphème, ou s'il blasphème ce n'est pas longtemps.

Comme M. Gomard joint aux vertus chrétiennes toutes les vertus naturelles et humaines que le christianisme suppose ou qu'il inspire, il est généralement aimé.

Je dis généralement parce qu'il y a bien quelques ouvriers qui disent, en mettant une sourdine à leur voix, que le patron est trop dévot et trop clérical.

Le patron s'inquiète de ces propos comme de ses premiers souliers. C'est l'homme du monde qui se réoccupe le moins du qu'en-dira-t-on, et qui s'en va le plus carrément par le plus droit et le plus court chemin, sans s'effacer des épaules.

Le genre de commerce de M. Gomard l'oblige à occuper beaucoup de jeunes filles. Chose rare ! jamais le moindre désordre ne s'est produit sous son toit. Être admis chez lui est un brevet de sagesse. Les jeunes personnes honnêtes, mais peu décidées à coiffer sainte-Catherine, s'efforcent d'être admises dans ses ateliers, persuadées qu'elles sont, qu'une ouvrière de M. Gomard ne saurait tarder à mettre la main sur un bon mari,

Jules Chevreau constructeur de machines pour l'industrie et l'agriculture.

Un patron qui se croit bien chrétien mais qui ne l'est pas.

En son particulier M. Chevreau laisse peu à désirer. Le malheur est qu'il s'imagine que la religion ne doit pas dépasser le mur de la vie privée et celui de la famille. Il assiste chaque dimanche dévotement à la messe ; mais il ouvre ce jour-là sa manufacture à tous les ouvriers qui s'y présentent. Il ne blasphèmerait pas pour un empire ; mais il laisse blasphémer autour de lui sans oser donner un avis ou le plus léger signe d'approbation. Les livres les plus immoraux et les plus incendiaires traînent chez lui dans les salles de travail et sont lus par des enfants à des vieillards.

On assure que M. Chevreau, qui fait chaque année ses pâques à sa paroisse, change chaque fois de confesseur. Ce sont là des bruits de sacristie et des canons de dévotes que je ne donne que pour ce qu'ils valent, et que je ne répèterais pas si je n'étais un photographe, c'est-à-dire un pauvre artiste irresponsable.

Martial-Bernard éditeur, imprimeur, libraire, relieur, etc...

Celui-ci était fait pour être négociant, comme moi pour être archevêque. C'est le désordre et la négligence en personne. Ses ouvriers l'imitent naturellement, et tout va dans cette maison à la grâce de Dieu. Il est arrivé à M. Bernard de manquer d'argent pour payer une assez forte traite qu'il avait oubliée. Il en a fait une maladie de quinze jours, qui ne l'a point corrigé.

Un de ces jours, cela finira mal.

Paul Mandat fabricant de draperies et de rouenneries.

Mandat est tout simplement un malhonnête homme. J'ai signalé assez les mauvais ouvriers pour qu'il me soit permis d'indiquer les mauvais patrons. Assez sur ce triste sujet. L'homme sans instruction et sans éducation ou médiocrement instruit et élevé, est excusable jusqu'à un certain point de manquer gravement à ses devoirs, et on peut admettre en sa faveur les circonstances atténuantes.

Le bourgeois, le cultivé, le lettré qui viole les lois de la probité ou les éludes et les tourne, est inexusable.

J'ai entendu des ouvriers de Paul Mandat, trompés par lui et impuissant à démontrer la fraude et à s'en venger, le poursuivre de reproches et de malédictions.

Si les plaintes du pauvre contre le mauvais riche sont écoutées de Dieu, combien monteront rapides jusqu'au trône de la justice divine, et en feront descendre la foudre, les plaintes du pauvre contre le riche injuste et criminel !

Maurice Ricard, fabricant de produits chimiques.

Celui-ci n'est atteint que d'une mainie, mais d'une manie qui a bien ses inconvénients. L'argent s'attache à ses mains comme la glu aux pattes des petits oiseaux. Il paye, et paye ce qu'il doit seulement c'est le plus tard possible. La quinzaine chez lui se compose d'eau moins vingt et un jours. Il y a toujours des fractions et des reliquats en retard.

Les ouvriers maugréent et font attendre à leur tour le boulanger, le boucher, le propriétaire, le le cordonnier, etc. Je regrette bien en ce moment de ne plus me rappeler au juste dans quels livres sapientiaux et dans quels versets les Saintes Ecritures recommandent de ne pas faire attendre à l'ouvrier le prix de son travail, sans cela j'aurais indiqué à M. Ricard le texte sacré.

M. Grégoire Sornet, liquoriste et distillateur.

Une pétaudière (pardon de l'expression) que la maison Sornet et Cie. Les contre-maîtres s'y donnent des airs de maîtres ; les vieux ouvriers n'y font qu'à leur tête. Jusqu'aux apprentis, qui au bout de huit de jours se regardent comme chez eux ! C'est à qui commandera et n'obéira pas. Le brave M. Sornet passe son temps à prendre des avis au lieu de donner des ordres.

Le plus mauvais des patrons est peut-être le patron faible.

Il faut dans une usine comme dans un royaume tenir le sceptre haut et ferme.

JEAN GRANGE.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE IX.

Dans lequel il est question de Monsieur de Voltaire et de son école, et où Monsieur Sorbier apprend sur ses amis des détails peu à leur honneur.

“ Le Christ qui est Dieu en dépit des apostats, ses douze apôtres, plus de vingt papes et de dix-huit millions de martyrs périrent par la croix, le glaive, le feu et toutes les tortures les plus inouïes, dans les quatre premiers siècles de la persécution. Ce sont là des chiffres, monsieur Sorbier ; ces chiffres, je ne les invente pas : vous les retrouverez partout, dans les histoires des païens comme dans celles des chrétiens, dans les registres des bourreaux comme dans les martyrologes des victimes. ”

— Pardon, pardon, interrompit l'avocat de la philosophie, je ne conteste nullement que, dans les commencements, la prédication de l'Évangile n'ait apporté une certaine amélioration dans l'ordre social, non, je ne le nie pas. Mais plus tard, quand l'Église eut triomphé, elle, notez bien que je ne dis pas la religion, mais les prêtres, les papes, le clergé en un mot devenu maître à son tour, rétablit à son profit l'esclavage, ou, si vous voulez, le servage qui au fond n'était qu'un esclave adouci ; car enfin, vous qui êtes un savant, vous ne l'ignorez pas : en 1760, les moines de Saint-Claude avaient encore des serfs, et le grand Voltaire le leur reproche vivement, vous savez.

— Oui, monsieur, je sais très-bien, et le grand Voltaire, homme âpre et sans pitié pour ses fermiers, savait aussi bien que moi que les serfs du couvent de Saint-Claude n'étaient sauf le nom, que des colons qui n'auraient pas changé de position avec ceux du philosophe philanthrope. On abuse

beaucoup trop en France, convenez-en, des mots que le peuple ne comprend pas, on lui en fait des épouvantails. Demandez à bon nombre de cultivateurs, aux plus instruits, aux lecteurs du *Siècle* et de l'*Opinion Nationale*, ce que c'est que la dime. Assurément, ils n'en savent rien, mais le terme seul excite leur légitime indignation. Payer la dime, fi donc ! quelle humiliation, et en même temps quelle iniquité ! arroser la terre de sa sueur pour enrichir des moines fainéants et orgueilleux. Heureusement les temps sont changés et la grande révolution a mis un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme. Aujourd'hui le travailleur, s'il est propriétaire, ne paie plus qu'un quart de son revenu en impôts au gouvernement, ou, s'il ne possède pas la terre, que la moitié de ce qu'il recueille. Voilà donc à quoi se réduit la grande victoire du philosophisme. En vérité, monsieur Sorbier, je n'en félicite pas vos colons ; ils travaillent ni plus ni moins que ne travaillent leurs pères ; seulement ils paient la moitié du revenu, au lieu de n'en payer que la dime, ou, pour parler plus clairement, la dixième partie. Encore une victoire comme celle-ci, remportée par les philosophes, et les ouvriers, au lieu de garder comme eux des moines de Saint-Claude neuf hectolitres de blé sur dix, en donneront neuf pour en garder un. Ce sera la dime renversée, et je ne doute pas que le sort des ouvriers n'en soit régulièrement amélioré.

— Du moins aujourd'hui ils ne sont pas attachés à la grève, reprit le notaire un peu piqué.

— Pourquoi ne pas dire à la terre, le mot serait plus intelligible. En effet les serfs étaient attachés au domaine qu'ils cultivaient, et, quoique ce ne fut pas une chaîne aussi lourde qu'on a bien voulu le dire, c'était un empiètement sur la liberté individuelle. Mais cette injustice était celle de la loi et non pas celle de l'Église, à laquelle il n'a pas tenu que cette loi injuste ne fût abolie. L'Église a toujours été la protectrice du faible ; aucune puissance n'a combattu autant qu'elle, pour relever l'homme des champs, émanciper et honorer le travailleur. L'histoire a enregistré ses efforts, ce que le peuple a conquis en bien-être et en dignité, c'est aux prêtres qu'il le doit. Dans les temps qui précèdent le catholicisme, le travail des mains était considéré comme dés-honorant ; le citoyen, l'homme libre, mendiait son pain, mais ne cherchait pas à le gagner. Le clergé trouva les travailleurs esclaves, il leur rendit leur dignité d'hommes, il les fit arriver par le servage à la corporation, par la corporation à la commune, par la commune à la liberté. La première aspiration des serfs fut de devenir hommes du couvent. Le seuil du monastère était pour eux le seuil de la liberté. L'Église aimait à les affranchir, et, dans sa liturgie, on trouve la formule touchante de cette cérémonie qui se passait souvent devant les autels. Le peuple ignore trop que c'est vrais, ses seuls bienfaiteurs sont ces mêmes prêtres, ces mêmes moines recrutés dans ces rangs, qu'osent outrager calomnieusement ces hommes de la dernière qui, venus quand rien n'était plus à faire, voudraient nous persuader qu'ils ont tout fait. Mais où donc étaient-ils, ces vaillants philosophes, ces pompeux déclamateurs de grands mots, ces poètes arroseurs de phrases vides, à l'époque où l'esclavage pesait si durement sur le grand nombre ? Où étaient-ils, même à l'époque de nos premiers rois, lorsqu'en 411 le concile d'Orange défendait sous peine d'excommunication de réduire en servitude ceux qui appartiennent à l'Église ! que saint Perpétue, évêque de Tours en 476, affranchissait par testament les esclaves achetés de son argent ; et qu'en 494, Gondebaud, roi des Bourguignons, délivrait sans rançon six mille prisonniers, aux prières de Rusticus et de saint Épiphanie, qui n'avaient pas craint, pour une si sainte cause, de traverser à pied les Alpes en plein hiver ?

— Ce sont là des faits isolés, vous en conviendrez.

— Isolés ! monsieur Sorbier, mais l'histoire de l'Église en est remplie au contraire, et vous ne m'en citeriez pas un dans toutes les vies réunies de tous vos philosophes. Isolés !... Mais prenez donc les

livres où ils sont entassés, les pénitentiels du XII^e siècle, les formules de l'abbaye de Saint-Gall, les textes des concils, les vies des saints, l'histoire de l'Église, et vous y trouverez à chaque page, établis par les faits les plus authentiques, les efforts continus du clergé, protecteur du peuple. Vous y lirez la lettre dans laquelle saint Remy écrit à Clovis ces nobles paroles : “ Que vos richesses servent à racheter les captifs et à les délivrer de l'esclavage. ” Et celle de Smaragdus, évêque de Saint-Michel, à Louis-le-Débonnaire, où je lis ces mots : “ Ordonnez donc, ô roi très-clément, qu'en votre royaume on ne fasse plus d'esclaves, et qu'on rende la liberté à ceux qui vivent en servitude, car vous aussi, seigneur roi, vous portez le joug de la condition commune. ” Et, s'il faut des exemples plus frappants encore, cette belle réponse de saint Césaire, évêque d'Arles, à des clercs qui lui reprochaient d'avoir vendu les ornements et jusqu'aux calices de son église, pour délivrer des esclaves bourguignons faits par les Goths : “ Je ne crois pas que ce soit chose désagréable à Dieu que d'employer les vases des autels à racheter des hommes qu'il a aimés jusqu'à se donner lui-même pour les racheter ; ” et encore...

— Lorsque j'ai commencé cette discussion, interrompit M. Sorbier qui, de même que tous les déclamateurs, ne craignait rien tant que les faits précis, je n'entendais pas parler de l'esclavage chez les chrétiens ; c'est lui-ci l'Église l'a combattu, c'était son intérêt ; mais les prêtres et les papes à leur tête se sont montrés moins généreux pour les païens. Ainsi par exemple au Mexique, sous prétexte que la race de couleur est une race maudite, loin d'intervenir en faveur des malheureux opprimés par les Espagnols, ils s'associèrent aux persécutions dirigées contre eux et accordèrent des bulles qui sanctifiaient la violence des avides conquérants. Plus tard, vous ne l'ignorez pas, il en fut de même pour la traite des noirs, et au moins m'accorderiez-vous que la cessation de cet abominable trafic de chair humaine est due surtout aux pages éloquentes de l'histoire philosophique des deux Indes, par l'abbé Rainal, et aux philanthropiques réclamations de Voltaire.

— Oui, dit mon père, je sais que l'abolition de la traite est en effet un des nombreux titres de gloire dont l'école moderne cherche à se parer.

(A continuer)

L'OUVRIER DOIT LIRE.

Et c'est pour l'ouvrier spécialement que nous avons fondé ce journal.

Un moyen que nous avons employé, réussit un peu ; c'est le présent hebdomadaire. Nous avouons, cependant, que vu nos ressources, qui sont nulles, si petites que soient les dépenses, nous nous en apercevons.

Humblement, nous sollicitons pour les pauvres ouvriers, nos lecteurs,

LES RICHES.

de faire choix dans leur mille et un rien, de quelques petites choses, soit chromos, cadres, albums, etc., etc., dont, bien entendu, nous demanderons qu'on nous fasse présent.

Chaque semaine, au lieu d'une devinette, nous en mettrons deux, ou trois, et plus s'il le faut, chaque réponse juste (et tirée au sort), méritera un présent.

C'est donc la collaboration des gens aisés et instruits que nous demandons, pour forcer à lire et s'instruire les ouvriers pauvres et ignorants. Forts de notre intention, nous remercions d'avance les généreux donateurs de la bonne œuvre qu'ils vont faire.

L'Ouvrier

IMPRIMÉ PAR PRENDERGAST ET CIE.

31 Rue St. Jacques, Montréal.